

EN L'AN 2000



Elle. — Avez-vous déjà été embrassé par une fille, Edouard ?
Lui. — Y pensez-vous ! En voilà une question !... Bien sûr que non, mademoiselle.

LES AVENTURES DE TROIS MOUCHERONS

Une mouche avait trois enfants. Elle n'était point veuve, mais son mari s'était envolé vers le pays des aventures et n'était pas revenu. Elle supportait son abandon avec dignité et ne s'était point ménagée pour donner une éducation sérieuse à Muscarello, qui était son fils, à Muscabelle et à Muscadine, qui étaient ses filles.

Lorsque ses enfants eurent appris d'elle tout ce qu'elle avait pu leur enseigner, elle les appela et, les ayant contemplés avec une émotion qu'elle ne contenait qu'avec peine, elle leur dit :

— L'heure est venue de compléter votre instruction : les voyages sont indispensables à la jeunesse ; ils développent son intelligence en lui faisant connaître les misères dont la race des mouches est accablée ici-bas.

Partez donc, mes enfants, allez acquérir l'expérience. Avant de vous quitter et d'abaisser sur vos fronts inclinés mes pattes qui vous béniront, écoutez la voix d'une mère qui vous chérit tendrement, qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour vous rendre parfaits et qui voudrait

vous prémunir contre le plus grand des périls qui vous menacent.

L'univers entier est aux mouches, c'est à elles qu'il appartient, c'est pour elles qu'il a été créé. Partout elles trouvent une nourriture abondante que la nature s'est empressée de produire pour elles ; les fruits, les céréales, les animaux sont à vous ; n'hésitez pas à vous repaître de ces biens que le Créateur a prodigués ; mais, sous peine de dangers mortels, gardez-vous de toucher à ce qui provient de l'homme, qui est un animal féroce sans pitié, ni pitié, ni vertu. Il est, dit-il, leroi de la création, et le prouve en la détruisant.

Ce qui passe par ses mains en sort contaminé ; en lui tout est mensonge : ses paroles, ses actions, ses œuvres. Il nous hait ; dès que ses enfants sont en âge d'apprendre une vieille langue que l'on nomme le latin, on leur met aux mains un volume où l'on peut lire un commandement inique et détestable : *Puer, abige muscas !* O mes enfants, fuyez l'homme, éloignez-vous de ses œuvres ; jurez-le, jurez à votre mère que vous respecterez sa volonté.

Les trois mouches, retenant leurs sanglots, levèrent leurs pattes, et d'une voix vibrante, s'écrièrent :

— Nous le jurons !

— Adieu, mes enfants, reprit la mère, je n'attendais pas moins de vous ; Muscarello, je te confie tes sœurs ; tu es né quelques secondes avant elles, tu es leur aîné, tu dois être leur protecteur ; souvent j'ai admiré la vigueur de tes ailes, la dextérité de tes pattes, la perspicacité de ton intelligence ; ces hautes facultés, emploie-les à veiller sur mes filles, à les défendre, à écarter d'elles les occasions de faillir si fréquentes, hélas ! pour des mouches sans expérience ; reçois-les comme un dépôt dont je te demanderai compte. Dormons encore cette nuit les unes près des autres ; demain, lorsque le soleil aura dissipé les brumes matinales, vous vous mettez en route ; pendant vos pérégrinations, vous n'oubliez pas votre pauvre mère qui ne cessera de penser à vous.

Le lendemain, la mère bénit ses enfants, les pressa longtemps contre son cœur et les regarda s'éloigner. Au moment où les voyageurs partaient, un Auvergnat passait qui portait un orgue de Barbarie et jouait : *La Grâce de Dieu*.

Comme le monde est grand, comme il est vaste, comme il est beau ! Le moucheron et les mouches s'extasiaient, s'exclamaient, n'avaient point assez de leurs yeux pour tout voir. Elles se disaient : que d'impressions exquises, que de sou-

venirs pour nos vieux jours, que de récits à faire à nos petits enfants, lorsque nous en aurons !

Le soir, harassées de fatigue, ivres d'admiration, elles prirent gîte sur un sycomore, dont une feuille les abritait. Muscadine, qui avait une jolie voix, chanta une berceuse que leur mère bourdonnait jadis pour les endormir ; cela leur rappela leur enfance et, pendant leur sommeil, elles rêvèrent du logis maternel, comme trois bonnes petites mouches qu'elles étaient.

Avant de repartir, au matin, elles prirent un bain fortifiant sur une tige de folle avoine couverte de rosée ; elles se séchèrent au soleil, firent la toilette de leurs ailes et s'envolèrent vers les régions inconnues. Quelques gouttes de pluie les surprirent en chemin au moment où elles passaient devant un château ; elles y pénétrèrent. Elles s'étaient réfugiées dans la salle à manger ; le couvert était mis : argenterie luxueuse, cristaux éblouissants ; table de grand seigneur s'il en fut. Un domestique se versa un verre de vin, but et dit : "Que les maîtres sont heureux de boire tant qu'ils veulent un vin pareil, c'est du nectar." Il remplit de nouveau son verre, mais il le cacha derrière un dressoir, car le maître d'hôtel venait d'entrer.

Muscadine, qui était curieuse, regardait le verre et disait : "Quelle belle couleur ! Ce doit être délectable ; j'ai envie d'y goûter." Muscarello la réprimanda d'un ton sévère : "Avez-vous oublié les recommandations maternelles ? Gardez-vous de toucher à ce qui provient des hommes. Muscadine fit la moue et répliqua : "Le vin est le fait de la nature qui le donne dans le raisin. Rappelez-vous ce vieux bourdon qui venait souvent nous voir, le dimanche après la messe : il était gai, marchait de travers, me prenait la taille quand il croyait n'être pas vu et chantait volontiers des chansons égrillardes. Lorsque je lui disais : "Mais compère Bourdon, qu'avez-vous donc pour être si jovial ?" il répondait : "J'ai bu deux grains de raisin et cela m'a mis le cœur en joie. Le vin n'est autre que le jus du raisin, l'homme n'y peut rien changer et, malgré votre mauvaise humeur, mon frère, j'y vais goûter."

Elle s'élança sur le bord du verre, trempa sa trompe dans la liqueur rouge, but longuement et reprit sa place près de sa sœur qui lui dit : "Fi ! que c'est laid d'être désobéissante !" Muscarello s'approchait de Muscadine, la patte levée, pour lui donner un soufflet, lorsqu'il s'arrêta pétrifié en voyant la pauvrette devenir toute pâle. Ses yeux exprimaient la souffrance, un frémissement agitait son corps et faisait trembler ses ailes. D'une voix indistincte, elle prononça le nom de sa mère, une convulsion la renversa, ses pattes se raidirent, un dernier soupir souleva sa poitrine et elle resta immobile.

Muscadine était morte, car le vin était sophistiqué.

Désespérés, Muscabelle et Muscarello emportèrent le cadavre de l'imprudente Muscadine jusque dans le parc, au pied d'un tuya solitaire. Ils creusèrent le sol, y déposèrent le corps, le couvrirent d'une feuille de hêtre pour le soustraire à la voracité des animaux féroces qui sont les moineaux et les lézards ; puis ils s'éloignèrent de ces lieux de désolation où leur sœur avait pour jamais été ravie à leur tendresse.

La nuit fut longue, la nuit fut dure. Réveillées par les cauchemars, oppressées par leurs sanglots, les deux petites mouches parlaient de Muscadine ; elles se figuraient le désespoir de leur mère et se disaient : "Non ! jamais il n'y eut de mouches plus malheureuses que nous !"

Elles étaient bien lassées de cette nuit d'insomnie, lorsqu'au soleil levant elles reprirent leur voyage. Elles allaient sans parler, presque insensibles aux beautés du paysage, l'âme en deuil et l'aile affaiblie. Pour se reposer, elles s'arrêtèrent à l'entrée d'une petite ville que précédait une ferme. Dans la cour, sous la surveillance du fermier, des hommes s'empressaient à verser dans de grandes boîtes de fer-blanc le lait que l'on allait porter aux marchés. Appétissant, écumeux, le lait apparaissait aux lèvres du vase avec une pureté si blanche qu'elle semblait immaculée.

Muscabelle, qui avait grand soif, dit à son

NOS CHÉRIS



— Dis, grand-papa, ma maîtresse m'a appris ce que c'était qu'un bipède ! Toi tu es bipède, n'est-ce pas ?

Paraîtra dans le SAMEDI, le ou vers le 1er Mai, L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC